

L'autre défaite d'Azincourt

Bernard Pivot
de l'Académie Goncourt
@bernardpivot3



Tout de suite après sa victoire à Roland-Garros, Stan Wawrinka a répondu à quelques questions du journaliste officiel de la compétition. Qui lui a proposé à la fin de s'adresser en anglais à ses « fans » du monde entier. Le champion suisse a décliné l'invitation, disant que c'était si rare de pouvoir s'exprimer en français qu'il préférerait continuer dans sa langue. J'ai pensé aussitôt à Alain Borer, dont je venais de lire le livre de réflexions sur la langue française : *De quel amour blessée*. Il a dû s'étonner, se pincer, jubiler. L'euphorie de la victoire n'a pas poussé Wawrinka à utiliser la langue de Flushing Meadows et de Wimbledon, au contraire de Giscard d'Estaing, qui, le soir de son élection à la présidence de la République, « avait cru devoir s'adresser à l'univers dans un anglais d'ailleurs pitoyable [...] en présence d'une équipe de la télévision québécoise atterrée... »

Nos hommes politiques, de droite et de gauche, qui ont manqué à leur « devoir de langue française », Alain Borer n'en oublie aucun. Ils sont aux premiers rangs des « Précieux ridicules ». Tous ceux qui, dans l'économie, la publicité, les sciences, le cinéma, l'informatique, la mode, le journalisme, la cuisine, etc., font la course snobinarde à celui ou celle qui introduira le plus de mots anglo-américains dans sa prose ou dans sa conversation, quitte à délaissier de bons vieux mots français jugés ringards ou tout simplement déjà oubliés. L'auteur multiplie les exemples de ce qu'il appelle l'« anglobal » ou l'« englobish ». Ils pullulent et entrent sans barguigner dans les dictionnaires usuels. La syntaxe, colonne vertébrale de la langue, est atteinte. Est-ce grave, docteur ? « Une telle vitesse de propagation de l'anglais constitue un phénomène jamais vu dans l'histoire de la langue, inconnu des concepts linguistiques d'évolution : c'est Azincourt dans la langue. Une pluie de mots qui tombe dru, droite comme en 1415 ces milliers de flèches anglaises que la chevalerie française regardait sans comprendre [...]. Imaginez un Azincourt lent. »

Alain Borer n'est pas un vieux petit professeur de français aigri. Il enseigne la littérature française dans une université de Californie. Spécialiste de Rimbaud, auquel il a consacré, y compris en anglais, de nombreux essais, c'est un athlète complet de l'écriture : poésie, roman, théâtre, carnets de voyage. Sans oublier l'art où son

enseignement et ses livres font autorité. À quoi il faut ajouter avec ce chant d'amour et de colère au français la maîtrise des matériaux de la linguistique. Il est dans l'érudition comme un oiseau dans l'air. Qu'on le veuille ou non, sa vie et son œuvre, sa culture et son expérience donnent du poids à ses réflexions sur la langue, notre bien commun.

Aux yeux d'Alain Borer, à son oreille, à son esprit, le français est « un sommet de la création humaine. » Il en rappelle les éclatantes richesses. Il en souligne les capacités et les avantages. Il en pointe les subtilités, méconnues ou perdues en route. C'est la langue de la littérature. « Elle s'est unifiée autour de sa préoccupation esthétique. » L'art français de la conversation. Quelques pages éclairantes sur le « e » muet qui donne au français – mais il n'y a pas de « e » dans français ! – son originalité comparée,

par exemple, à l'italien et à l'allemand, sa fluidité, sa sobriété, son élégance. Et combien d'autres savantes analyses sur la spécificité d'un trésor national endommagé chaque jour un peu plus ?

Alain Borer distingue deux sortes de fautes : les fredaines et les métaplasmes. Les fredaines sont des fautes d'orthographe ou de langue. Ce sont les plus vénielles parce qu'elles reposent sur la convention, sur l'évolution. Par exemple : dire « partir à » plutôt que « partir pour » ; dire ou écrire « par contre » au lieu de « au contraire », « en revanche ». Parce que la langue change peu à peu, les fredaines méritent de l'indulgence. Il n'en est pas de même pour les métaplasmes, qui sont beaucoup plus dangereux : des tumeurs de la langue. Ce sont des atteintes à sa logique, à sa précision, à sa clarté. Elles attaquent la structure même de la langue. Exemples : le subjonctif après « après que » ; la confusion de l'infinitif avec le participe passé ; le rejet de la double négation, etc.

Reste que pour Alain Borer le mal dont souffre le plus le français est son invasion par l'« englobish ». C'est par là qu'il commence son livre de résistance. Quitte, avec courage, à passer, il en est bien conscient, pour un franchouillard, un réac, un dinosaure, un vieux con. En faisant l'éloge de son livre, le signataire de cette chronique l'a rejoint sur une charrette qui les emporte vers une guillotine appelée dans la langue une apocope. ©

De quel amour
blessée, Alain Borer,
Gallimard,
354 p., 22,50 €.